10 décembre 2020

Gueule du loup, haine et deuil de la littérature, de la culture : Hélène Merlin-Kajman, William Marx, Baptiste Dericquebourg, Konrad Paul Liessmann.

Krimmler Ache, Salzburg, Österreich. Photo : T. Guinhat.

Gueule du loup,
haine & deuil de la littérature, de la culture :
Hélène Merlin-Kajman, William Marx, Baptiste Dericquebourg, Konrad Paul Liessmann.

Hélène Merlin-Kajman :

Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature,

Gallimard, 2016, 334 p, 23,50 €.

William Marx :

La Haine de la littérature, Minuit, 2015, 224 p, 19 €.

Baptiste Dericquebourg :

Le Deuil de la littérature, Allia, 2020, 112 p, 7 €.

Konrad Paul Liessmann :

La Haine de la culture. Pourquoi les démocraties ont besoin de citoyens cultivés,

traduit de l'allemand (Autriche) par Susanne Kruse et Hervé Soulaire,

Armand Colin, 2020, 224 p, 20,90 €.

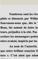
Le loup caché dans les livres se révèle soudain vénéneux, effrayant, comme celui des *Contes* de Perrault[1]. Reste à l'apprivoiser. Où le haïr, le dévorer en sa qualité de loup politique… Les pouvoirs de la lecture sont inouïs. De l'apaisement à la thérapie par le rêve, ils sont aimables et bienheureux. Mais ils peuvent avoir un versant plus cruel, de par le désir ou l'effroi engendré, cet appétit ou cet avertissement face aux terribles facettes du mal. Pouvoirs dérangeants au point qu'individus, partis, Etats ou religions vomissent leur haine de la littérature, et se livrent enfin aux plaisirs brutaux de l'autodafé. Cet enchaînement cumulatif de pouvoirs et de contre-pouvoirs est au nœud du maelström dont accouche le livre imprimé, et dont se font les défenseurs quatre essayistes fort pertinents : Hélène Merlin-Kajman et William Marx aiment pardessus tout la séduction et la puissance de la pensée jaillie des pages, au point de dresser chacun une édifiante plaidoirie pour les pouvoirs de la littérature, autant qu'un réquisitoire documenté contre le « deuil de la littérature » et ceux qui haïssent les Lumières de la culture. Ces fossoyeurs de l'être, en particulier dans le domaine de l'éducation et de la culture, sont l'objet des pamphlets à grande vapeur de Baptiste Dericquebourg et Konrad Paul Liessmann, appelant à un sursaut indispensable.

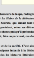
La littérature n'est-elle que machine textuelle pour spécialistes, ou bouleversement de passions, de positions morales et immorales, de combats politiques ? C'est ce dernier bastion que redécouvre avec une feinte naïveté Hélène Merlin-Kajman en son essai où elle se jette « dans la gueule du loup » lettré. C'est cette même conscience qui la pousse encore plus à l'amour des belles Lettres.

À partir du XIXe siècle, la littérature a perdu sa double autorité : « plaire et instruire », suivant la devise d'Horace et des Classiques. Bientôt, avec Mallarmé, elle « n'a plus d'autre fin qu'elle-même ». Quoique gardant sa liberté critique, elle devient un travail sur la langue, une poétique de la construction, tant les mots ne sont pas les choses, perdant son « illusion référentielle » et par là son contact avec le réel, du moins en monde universitaire clos. C'est ce que déplore Hélène Merlin-Kajman, en affirmant qu'elle peut et doit avoir un fort impact sur nos consciences et nos vies, qu'elle n'est pas sans dimension morale, qu'elle fournit des modèles et des repoussoirs…

C'est en effet autre chose de lire entre universitaires que de lire à un enfant qui prend de plein fouet les textes. Car à l'occasion du « Mauvais vitrier », un poème en prose de Baudelaire, où le poète brise les vitres, le fils de notre essayiste s'écrie : « mais ce n'est pas bien » ! De même, *Le Grand cahier* d'Agota Kristof propose des images violentes, insoutenables, qui ne sont pas que des effets textuels. Ainsi « gaîtés traumatiques », « part sexuelle », « morale et religion » se bousculent parmi nos livres, qu'il ne s'agit plus de lire en seuls narratologues et autres rhétoriciens.

Avec la pertinence de qui ne craint pas de se jeter « dans la gueule du loup », Hélène Merlin-Kajman propose une refondation salutaire des Lettres, cette « zone à défendre » (on passera sur le choix malheureux de cette expression lourdement connotée par l'actualité écologiste et politique). N'en déplaise aux formalistes, la littérature « produit un effet sur le monde interne de ses auditeurs et lecteurs » ; c'est celui du « partage transitionnel » des affects, effrois et bonheur, de la transmission de la beauté et du sens. Au-delà, il faut « privilégier sa fonction réparatrice ». Même les pires loups de la littérature doivent être accessibles à la catharsis d'Aristote : comprendre et purger les passions les plus terribles de l'humanité. Or, la conclusion d'Hélène Merlin-Kajman est à cet égard aussi belle que juste : « Si notre société se prive de ce langage exceptionnel, nous n'aurons aucune chance d'échapper au renouveau des fondamentalismes religieux qui offrent aussi aux blessures subjectives provoquées par les bouleversements sociaux propres à notre époque des formes d'élaboration, de réparation ou d'exutoire fondées non sur le lien entre-passible et le libre jeu des figures, mais sur le repli communautaire, le sens univoque de la *lettre*, voire la mystique de la mort ».





Nombreux sont les récalcitrants et autres tyrans chasseurs de loups, radiographiés et dénoncés par William Marx, qui ont contracté *La Haine de la littérature*. Souvenons-nous que, dès le VIe siècle avant notre ère, Socrate, qui aimait tant le Beau, fut sommé de boire la ciguë parce que ses idées portaient, selon ses détracteurs, préjudice à la cité. Pas tout à fait injuste retour des choses puisqu'il prétendait exclure les mensongers poètes de sa *République*. Pourtant, bien auparavant, ces derniers avaient, inspirés par les Muses, la voix de la vérité.

Au nom de l'autorité, de la vérité, de la moralité et de la société. C'est ainsi que notre brillant essayiste liste « les quatre procès principaux intentés à la littérature ». C'est ainsi que selon quatre parties sont balayées les histoires littéraires, d'Homère à Auschwitz, en passant par *Madame Bovary* et les « cultural studies ». Une « galerie de grotesques » préside à ces attentats contre l'imagination et la pensée : dominicain et pasteur, philologue et chimiste, procureur et moraliste, ministre et Président de la République.

Reste qu'heureusement les plus recommandables Homère et Platon se font les fils conducteurs de l'essai admirablement documenté ; la haine ou l'amour de la poésie originelle présidant à tout examen religieux politique ou populaire de la littérature. Il y a cependant une pensée théologique qui, non sans méfiance, lui rend justice. Saint Thomas d'Aquin, le philosophe médiéval souverain, prétendant que la poésie est « le plus bas de tous les savoirs », avance, compliment paradoxal, que « l'usage de métaphore est plus conforme à la connaissance que nous avons de Dieu en cette vie », puisqu'en permettant de « mesurer véritablement ce que nous disons ou pensons de Dieu », qui n'est en fait qu'une méconnaissance.

De manière surprenante, l'essayiste, passe soudain à l'année 1959, alors qu'un certain Snow propose une conférence à Cambridge qui impressionna jusqu'au président américain John Fitzgerald Kennedy : « Les deux cultures et la révolution scientifique ». Culture scientifique et littéraire s'ignorent scandaleusement. Jusque-là tout va bien. Mais le propos dérape lorsque la première est parée de toutes les vertus de rigueur et de simplicité, et que la seconde n'est que « mensonge, snobisme, passéisme »… Sans omettre que la première est « résolument hétérosexuelle », oubliant le cas d'Alan Turing, qui se donna la mort après avoir été condamné pour homosexualité, bien qu'il eût décrypté le code Enigma en pleine guerre mondiale et jeté les bases de l'ordinateur ! Pire encore, le conférencier demande avec aplomb si « l'influence de ce qu'ils représentent n'a pas contribué à rendre Auschwitz possible ? » Les poètes fustigés par l'argument ad hitlerum ! Sans compter bien sûr qu'ils sont passibles « d'un sentiment antisocial ». À ce compte-là, nous nous honorons d'être antisociaux. Mieux vaut en rire, et remercier William Marx de déterrer un épisode grotesque et oublié pour le délassement de nos cordes hilarantes, plutôt que de se faire peur : il y a bien une pulsion totalitaire et sociale (l'une n'est jamais loin de l'autre) parmi nos sociétés, fussent-elles civilisées, contre les fêlés de littérature.

Bien avant le procès intenté à *Madame Bovary* en 1857, les traités sur la « crémation des livres hérétiques » et la « futilité de la poésie » abondent. La littérature « corrompt les cœurs par des peintures dangereuses », dit-on de longtemps et pour longtemps. Rousseau lui-même, qui s'alarma de voir son *Emile ou de l'éducation* brûlé, regrettait « qu'on ne fit point de bûchers de livres », car selon lui, les sciences et les arts corrompent les mœurs. Ajoutons qu'à l'heure où Salman Rushdie est régulièrement condamné à mort par des fatwas imbéciles, *Lolita* de Nabokov n'aurait guère de chance d'être publié sans échapper à un procès pour pédophilie. N'imaginons cependant pas un instant que ces derniers arguments échapperaient à William Marx.

Il faut se moquer du malheureux qui dénia la légitimité de la lecture de *La Princesse de Clèves* lors de quelque obscur concours de la fonction publique, Nicolas Sarkozy, pour ne pas le nommer : « Le plus grave et le plus étrange était qu'un président préoccupé par la question de l'identité nationale n'eût pas compris qu'elle se définissait entre autres par une importance particulière attachée à la littérature ». Craignons que William Marx, par conformisme, n'accorde trop d'importance à une telle babiole, qui n'était pas même haine de la littérature, mais inculture manifeste et risible, néanmoins inquiétante lorsqu'il s'agit de la plus haute fonction politique. Rassurons-nous en effet, ce n'était que billevesée, quoique significative, de la part d'un pouvoir aux ongles heureusement rognés (du moins sur ce sujet) alors qu'ironie, Madame de La Fayette entrait dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Aujourd'hui hélas, la littérature se voit menacée par une dérive des « cultural studies » qui se veut dénoncer le racisme et la ségrégation à l'œuvre chez les écrivains. Il ne faudrait plus lire un tel s'il n'a pas su donner une image politiquement correcte de la négritude, de la féminité, de l'homosexuel. Une fois de plus la vertu, l'éthique, deviennent des outils d'ostracisme, autre forme de bûcher, certes culturel mais bien antilittéraire. Après *L'Adieu à la littérature*[2] qui montrait combien elle pouvait s'attaquer à elle-même, entre auteurs, voire jusqu'aux auteurs qui doutaient d'elle au point de souhaiter l'invalider, William Marx brocarde et glisse sous le scalpel de son analyse ceux qui œuvrent au service des égouts où jeter les écarts d'une littérature et dont la profession eût du d'être le modèle de l'inventivité.

Photo : T. Guinhat.

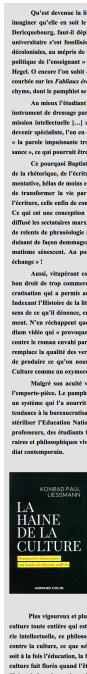
Qu'est devenue la littérature dans la machine universitaire ? Une ursuit pu imaginer qu'elle en soit le sanctuaire. Cependant, au fil du pamphlétaire Baptiste Dericquebourg, faut-il déplorer le *Deuil de la littérature*, Car selon lui l'institution universitaires s'est fossilisée en chapelles structuralistes, voire intersectionnelles et désinvoltes, au mépris de la vérité des œuvres et des textes. Ainsi c'est « la couleur politique de l'enseignant » qui fait rétagir, voire refuser un cours de philosophie sur Hegel. O encore l'on subit « les bêlements mal assurés » d'une « brebis dugracieuse courbée sur le *Fabliaux érotiques* » et autres figures mesquines d'une institution cacochyme, dont le pamphlet se pale les têtes avec une noire jubilation.

Au mieux l'étudiant apprend à commenter, pas du tout à créer, enclave « d'un instrument de dressage particulièrement efficace : la thèse », apprenant ainsi « soumission intellectuelle [...] un certain nombre d'œuvres et de politiques ». À force de devenir spécialiste, l'on en devient moins lettré, moins humaniste. D'autant plus que « la parole impuissante trouve sa raison d'être dans le culte de sa propre impuissance », ce qui pourrait être un équivalents contre des Beckett et Blanchot.

Ce pourquoi Baptiste Dericquebourg préconise avec raison l'étude et l'usage de la rhétorique, de l'écriture au sens de la création, qu'elle soit narrative ou argumentative, hélas de moins en moins prisées. Il est naint d'une haute ambition : « celle de transformer la vie par le lecteur et d'atteindre une forme d'universalité par l'écriture, celle enfin de conférer un pouvoir sur le reste de l'humanité et la guider ». Ce qui est une conception noble et romantique, conception qu'on bâtas partage et diffusé les scientistes modernes. D'ailleurs l'on voit rédiger de et-de-là de plus en plus de relents de phraséologie marxiste anti-Capital et contre « l'ordre bourgeois », réduisant de façon dommageable la portée d'un ouvrage qui s'embourbe dans un dogmatisme sinscuent. Au point de prôner la « liberté » et de dénoncer le « libre-échange » !

Aussi, s'étapuraut contre le « texte marchandise », notre auteur s'llipende à bon droit de trop commerciales productions, mais oublie les bienfaits d'une démocratisation qui a permis aux plus modestes d'accéder à notre culture et à notre histoire. Indexant l'littérisme de la littérature à celle de son propre suicide, l'auteur va dans le sens de ce qu'il dénonce, en un remugle vomitif de désabusement, voire de ressentiment. N'en réchappent que des pigues bien senties contre la généralisation du medium vidéo ou « processus addictifs, désocialisants, passivité face au divertissement », contre le roman envahi par « l'autofiction », contre « la bouille en vers libres », qui remplace la qualité des vers réguliers, alors que « nous sommes devenus incapables de produire ce qu'on nous demande d'admirer », ou encore le « ministère de la Culture comme un oxymore »...

Malgré son acuité virulente, qui se lit avec entrain, l'exercice est parfois à l'emporte-pièce. Le pamphlétaire tire à boulets rouge (trop rouge) sur une custe et un système qui l'a nourrit puisqu'il intègre l'Ecole Normale Supérieure. Certes la tendance à la bureaucratisation et au grégarisme de la doxa ne peut que contribuer à stérilier l'Education Nationale et ses servants, mais n'ignorons pas qu'il reste des professeurs, des étudiants fiers de transmission, de lectures et de découvertes littéraires et philosophiques vivantes, qu'elles viennent de l'Antiquité ou de notre immédiat contemporain.



Plus vigoureux et plus sûrement judicieux est Konrad Paul Lissmann « c'est la culture toute entière qui est dangereusement menacée. Bile en elle contre la barbarie intellectuelle, ce philosophe autrichien déplore les charges fielleuses et répétées contre la culture, ce que selon son titre allemand il s'agit d'appeler la « *bildung* », soit à la fois l'éducation, la formation, la culture et l'expérience intérieure, car le mot culture fait florès quand l'être cultivé est en déshérence. Son pamphlet bien senti, *La Haine de la culture*, s'oppuie sur trois griefs : la suprématie de l'économie et de la technologie (d'autant plus au moyen du numérique), le polythéisme correct moralisateur et enfin la disparition de la formation classique. Ce qui n'est d'ailleurs pas loin de ce que dénonçait en son temps Hannah Arendt dans *La Crise de la culture*[3]. L'on arase l'instruction sous les compétences, l'on livrie au ludique et aux travaux de groupe, au mépris de l'acte à la difficulté, du cours magistral qui transmet l'éloquence et la connaissance, l'on nous bombarde d'écrans et d'enrôlements au risque de survévaluer l'outil et sa dextérité au lieu de la patiente lecture en profondeur[4] ; car « la culture n'est pas un savoir-faire ». Or ne s'agit-il pas de favoriser « des citoyens émancipés capables de résister aux tentations totalitaires des multinationales du net », qui, ajoutons-le, ne reculent plus devant la censure et l'infantilisation ? Face à la massification du divertissement, le lecteur cultivé est une « provocation ». Car il est exilé « qui possède un savoir solide, lui permettant de distinguer sans aucune censure les faits de la fiction, mais aussi des connaissances complexes et littéraires acquises par l'expérience, une perception nuancée dans les domaine historique et linguistique, la capacité à porter un regard critique y compris sur soi-même, un jugement équilibré fondé sur tout ce qui précède et une capacité accrue à faire la part des choses face aux mensonges, aux exagérations, aux phénomènes de mode, aux formules toutes faites, aux jugements moraux et aux platitudes de notre époque ». Ne doutons pas qu'il s'agisse là d'un idéal de l'éducation libérale[5].

Avec une corrosive ironie, Konrad Paul Liessmann bracarde l'éducation comme « le plus puissant *ersatz* de la religion », puisant une dizaine d'articles de foi, dont l'égalité des enfants capables d'apprendre par eux-mêmes grâce à un professeur devenu un « coach » (comme le suggère le nouveau CAPES 2020), la « bénédiction par la numérique » des élèves, la toute-finité d'organisation des compétences, la dualisation et de standardisation », et la croyance en un « bue pour tous ». Ainsi le mal serait vaincu, ainsi un langage euphorisant masque la réalité, traité la vérité.

De plus la transmission de savoirs « ne prend plus appui sur la chose elle-même, mais sur le rapport d'élèves à des savoirs essentiels et les possibilités de leur-son » ; dangereuse dérive. La charge, peut-être un peu excessive, n'en est pas moins judicieuse.

Le mantra de l'éducation est aujourd'hui la réduction des inégalités ; le concept étant aussi spécieux économiquement[6] que culturellement. Cultiver des individus, des élèves, quels que soient leurs origines sociales et familiales, est une notion non seulement moral, mais politique. Au-delà de justes impératifs économiques, au-delà du saucissonnage en compétences et en exercices, n'y a-t-il pas nécessité de « la curiosité libre de contrainte », du « goût pour le beauté » ? Rehabilitons le « schole » et l'« otium », selon les anciens, sans oublier les temps de l'ennui, qui permettait du monde et d'argumentation en échange d'autrui pour mieux apprécier et penser le monde.

Ainsi faut-il repenser la culture générale non comme un catalogue, un « QCM », affexus acronyme pour questionnaire à choix multiples infodé aux modes et clichés du temps, mais comme une formation de l'esprit scientifique et humaniste. De même faut-il à l'enseignant déplorer la scientisme pédagogiste pour retrouver l'essence de sa discipline. Et que penser encore que l'« on encourage l'esprit critique tout en appelant au maintien du statu quo »...

N'oublions pas le pire peut-être : un pays comme la France entretient un lourd chômage récurrent alors que le baccalauréat est donné comme lors de la matérification des puits et que les diplômes universitaires courent les rues ; « Sans les pays affichent un faible pourcentage de diplômés de l'enseignement supérieur - la Suisse, l'Autriche, l'Allemagne - affichent un faible taux de chômage ».

Non sans un nécessaire pied de nez à l'égard de la culpabilisation par l'Holomophobie, l'est avec réalisme et humour que Liessmann rappelle l'évidence : « Si les philosophes des Lumières [...] avaient été comme nous le sommes aujourd'hui animés par le souci de ne surtout pas blesser les sentiments religieux, il n'y aurait pas eu de Lumière, pas de droits de l'homme, pas de critique de l'évolution, pas de science moderne ». À coups de rage marxiste contre la culture bourgeoise, l'élitisme et la compétition (« la haine pour les talents apparaît en passé »), de doxa climatique, de théorie du genre, d'antiracisme, de lutte contre la déstation des cultures, Liessmann blanc et rattes billevesées propagandistes prétendument progressistes (comme les pratique avec entrain une grande école du nom de Sciences Po Paris) l'éducation perd la dimension éthique de l'esprit critique et libre. Est-il possible que ces maux soient pires en notre France hexagonale, plus centralisée et directoriale, pour ne pas dire dictatoriale, que nos meilleurs voisins que l'on affecte de ne pas voir pour ne pas s'imposer de leurs résiduelles qualités.

Sobriété et cut sont absolument requis : même si parfois il pupillenes vers la sutire du narcissisme de « selfie », vers l'Europe en tant que phénomène civilisationnel. L'ouvrage, de plus en plus pluriel, se pale le luxe de quelques chapitres essentiellement cultivés, autour de la dialectique de l'esprit et de ses mille mains, sur l'outil des science et des arts, ou sur la « Bildung » européenne et la nécessité de la sauver. Et ces intellectuels en cens temps de détresse », soit ces élites politiques qui se prétendent débordées par le populisme, alors qu'elle ont échoué…

Combien est salutaire cette réflexion de Konrad Paul Liessmann qui suit pertinemment que « penser est l'affaire de l'individu » et non de quelque collectif qui se soit. Même si son pamphlet généralise le désastre, au dépend des enseignants, des élèves et étudiants, qui, au nom du droit naturel au savoir, continuent à rechercher le meilleur de la culture, il a la saguese d'en appeler à de « nouvelles Lumières ».

Avec une cendresse pétulation, Hélène Merlin-Kajman et William Marx, Baptiste Dericquebourg et Konrad Paul Liessmann dénoncent l'incuite dégoût qui influe la perception des Lettres. Ils ont bien raison de mêma tain de vouloir : défendre nos littératures contre les pouvoirs répressifs, qu'ils soient animés de haine ou des guenilles apparemment splendides de la vertu et de l'éthique. Pensons alors au roman d'Elias Canetti, publié en 1935, *Auto-da-fé*[7], sombre suicide d'un érudit, au travers de l'incendie de sa bibliothèque, qui explique devant la médiocrité revancharde et autoritaire d'une femme, métaphore d'un nazisme en train d'éclore. Les loups brans ont gagné une partie, avant d'être heureusement éradiqués, avant que d'autres meutes idéologiques, politiques et religieuses, ne hantent à l'assaut. Mais ouïe de ces brûleurs de livres, il n'est pas indifférent de se demander si la surenchère de violences, le rouleau compresseur du divertissement et du clicht, tout dans les librairies que sur les écrans, se dérivaient pas en *éteignoir* obligatoirement heuré, en particulier aux plus jeunes générations. Aux mestes de loups d'une telle réalité, auront-nous la sagesse de savoir leur apposer les liberrits et les beautés de ces loups de fiction et d'argumentation nécessaires ; cous de la littérature de la philosophie, au service d'une éducation et d'une culture, au sens le plus noble des termes…

Thierry Guinhut

Une vie d'écrivain et de photographe

La partie sur *Lire dans la gueule du loup* a été publiée dans *Le Matricule des anges*, février 2016.

[1] Voir : **Perrault n'a-t-il écrit ses contes que pour les enfants ?**

[2] William Marx : *L'Adieu à la littérature*, Minuit, 2005.

[3] Voir : **Hannah Arendt, de la banalité du mal à la banalité de la culture**

[4] Voir : **De la déséducation télécognitive**

[5] Voir : **Pour une éducation libérale**

[6] Voir : **Inégalités**

[7] Elias Canetti : *Auto-da-fé*, Gallimard, traduit de l'allemand par Paule Arbelz, 1968.